

Orléans

Culte du 30 août 2020

Luc 7,11-17

Tout au long de cet été, je vous ai donc proposé, chers amis, une série de prédications sur quelques-unes des nombreuses histoires de guérison qui jalonnent le récit biblique. De Bartimée à l'infirmes de la Belle Porte du Temple, du roi Ézéchias à la femme courbée, en passant par le possédé du pays des Geraséniens, tous nous ont enseigné quelque chose de la miséricorde de Dieu pour nous. **Et cette miséricorde, nous l'avons constaté, va bien au-delà de la simple guérison physique :** c'est quelque chose de bien plus grand qui se joue quand une personne est ainsi relevée, quelque chose qui concerne son identité profonde et sa place dans la communauté humaine...

Il arrive d'ailleurs que la guérison aille jusqu'à la réanimation, jusqu'au retour à la vie d'une personne que la maladie a emporté : la Bible compte ainsi quelques récits de « résurrections », et je voulais terminer ma série de prédications par l'un d'eux. **Reconnaissons-le, ces histoires-là nous mettent un peu mal à l'aise...** Peut-on encore, en 2020, entendre un récit comme celui que fait l'évangéliste Luc, et y accorder foi ? Ne doit-on pas considérer cette histoire comme une légende, au mieux comme une belle fable destinée à faire réfléchir sur la mort, et à encourager ceux qui traversent le deuil ? Ce texte a-t-il encore quelque chose à nous dire, ou est-il d'un autre temps ?

C'est à la porte d'une petite ville de Galilée à la localisation incertaine, Naïn, que commence le récit. La porte, ouverture dans la muraille qui protège la ville des ennemis, est le lieu de tous les

rassemblements. C'est là que se tient le marché, mais c'est aussi le lieu de la parole : conteurs et prédicateurs de tout poil y attirent les curieux, on y tient, dans l'Israël ancien, les procès, on y règle les affaires municipales. La porte est aussi, symboliquement, cette frontière, ce passage d'un monde à un autre, de l'extérieur à l'intérieur.

C'est là, à la porte de la petite ville de Naïn, que **deux foules se rencontrent. Deux foules à contre-courant l'une de l'autre**, et qui, à travers l'ouverture étroite dans la muraille, ne peuvent se croiser. **La première**, c'est la foule qui suit Jésus et ses disciples sur les routes de Galilée, une foule nombreuse, nous dit le texte, et que l'on imagine colorée et bruyante, et plutôt joyeuse. Cette foule-là, parvenue à la porte de la ville, cherche à y entrer. **La seconde**, c'est un cortège funèbre, avec à sa tête un cercueil contenant un jeune homme, que sa mère, qui est veuve, accompagne ; foule considérable, dit le texte, que l'on imagine sombre et dominée par les cris des pleureuses qui traditionnellement accompagnent le deuil. Le cortège, lui, sort de la ville : c'est dehors que l'on enterre les morts.

Deux foules à contre-courant, donc, et à leur tête, deux fils uniques, l'un mort, l'autre vivant. Deux foules qui ne peuvent se croiser, et que va-t-il se passer ? La logique voudrait qu'on laisse passer le cortège funèbre. Chapeaux bas, le mort a priorité, on ne peut que s'incliner devant la détresse humaine, et faire place pour la laisser passer.

Mais Jésus n'a que faire des convenances. Il aurait dû se taire, faire un pas en arrière en signe de respect, saluer la veuve d'un discret signe de la tête... **Mais à contre-courant, il s'avance, et risque une parole.** Il n'y a pas là de calcul, pas de stratégie, non : Jésus, nous dit le texte, est **pris aux tripes**, ce qu'il voit le saisit aux entrailles. Et c'est ce

moment-là que l'évangéliste Luc choisit pour l'appeler, pour la première fois dans le fil de son récit, Kyrios, le Seigneur. **Dieu lui-même, le Seigneur, est pris aux entrailles, saisi de la compassion la plus humaine qui soit, et se manifeste ainsi comme Dieu.**

Jésus s'adresse d'abord à la mère, cette veuve qui, dans la société de l'époque, n'est plus rien et n'a plus aucun moyen de subsistance : « **Ne pleure plus** », lui dit-il. Lui adressant la parole en premier, il la fait exister, il la fait être. Ensuite, il touche le cercueil, forçant les porteurs et la foule qui les suit à s'arrêter ; et il ose faire ce que nul n'aurait osé : parler au mort, lui adresser la parole : « **Jeune homme, je te l'ordonne, réveille-toi !** ». Voyons, Seigneur, on ne parle pas aux morts, on ne revient pas en arrière. **Mais Jésus se tient à la porte, et celui qui allait sortir, trop tôt, du monde des vivants est arrêté, stoppé par cette parole folle : « Je te l'ordonne, réveille-toi, lève-toi » !**

Et le mort obéit, il ne sortira pas, pas cette fois, pas encore. Il s'assied et il parle, sans qu'on sache ce qu'il dit ; il parle, comme si la parole entendue avait délié la sienne, il parle comme babille un nouveau-né. Et Jésus le rend à sa mère, en un geste qui rappelle étrangement celui du grand prophète Élie rendant à la veuve de Sarepta son fils revenu à la vie.

Alors monte de la foule une louange, un cri d'émerveillement : « Un grand prophète s'est levé parmi nous ! ». Et il n'y a plus deux foules, mais une, qui parle d'une seule voix. Le cortège funèbre va faire demi-tour, il n'y a plus de raison de sortir maintenant, tous vont entrer pour se réjouir ensemble et fêter la victoire de la vie sur la mort. **Et la porte se fait portail triomphal par lequel entrent les deux fils,**

celui qui était mort et qui est revenu à la vie, et celui qui va donner sa vie sur la croix et sera relevé d'entre les morts...

Chers amis, qu'il est bon, au seuil de cette nouvelle année, d'être ainsi rappelés à l'essentiel : Être disciple du Christ, disciple du Seigneur, de Celui qui a vaincu la mort, c'est forcément marcher à contre-courant, c'est, à sa suite, faire demi-tour, loin de ce qui nous pousse à la désespérance et au découragement. Comme il est tentant, dans cette période que nous traversons, de baisser les bras, et de subir avec fatalité les événements qui s'imposent à nous ! La logique voudrait, en ce début d'année que la situation sanitaire rend tellement incertaine et inquiétante, que nous nous en tenions au minimum, que nous gardions nos projets pour plus tard...

Mais c'est bien à la vie, chers amis, que nous sommes appelés, et c'est la vie qui, en Jésus, a le dernier mot ! Et c'est bien cette victoire de la vie sur la mort que nous sommes appelés à espérer, à annoncer, à proclamer... Et comme ils sont nombreux, ceux qui, en ces temps troublés, ont besoin d'un message d'espérance ! Non, nous n'abandonnerons pas notre mission, nous ne nous taisons pas, nous ne laisserons pas le découragement nous gagner : Jésus lui-même se tient face à nous, il nous adresse la parole, et rien ne pourra arrêter la force de son amour.

A l'entrée de Naïn, deux foules se font face, deux foules qui marchent dans des directions opposées. Comme ces foules, nous nous tenons, nous aussi, à la porte, et où irons-nous ? Derrière qui cheminerons-nous en cette année qui s'ouvre ? Suivrons-nous le cortège des découragés ? Ou bien marcherons-nous à la suite du Ressuscité ? A l'entrée de Naïn, deux foules se font face, mais le Seigneur est pris aux entrailles, et sa miséricorde arrête le cortège

funèbre. Rien ne résiste à cet amour sans limites et sans peur. **Et c'est auprès de lui, Jésus, auprès du Vivant, du Ressuscité, que nous pouvons puiser la force d'aller nous aussi, partout où la mort semble avoir le dernier mot, à contre-courant...**

Amen